

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, . . . . .	\$1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, . . . . .	\$1 0 0
Aux deux publications réunies, . . . . .	\$2 10 0
PRIS DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion, . . . . .	25 cts.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, . . . . .	30 cts.
Au-dessus par lignes, . . . . .	35 cts.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)	

## Programme

DE LA Revue Canadienne POUR L'ANNÉE 1847.

En commençant nos travaux de 1847, nous croyons devoir faire part à nos lecteurs, de nos projets et de nos espérances pour l'avenir de nos publications, et des changements et améliorations que nous nous proposons de faire à notre journal pendant l'année qui commence.

Après deux années d'existence, l'expérience nous a prouvé que la grande difficulté, le grand obstacle qui s'oppose à l'avancement et aux progrès du journalisme en Canada, c'est l'absurde système du long crédit malheureusement encore trop répandu parmi nous. Un journal peut avoir et obtenir une large circulation; mais cette circulation, au lieu de lui être avantageuse et profitable ne peut que lui nuire et lui faire tort, si elle n'est accompagnée de remises certaines et régulières.

Pour le journal, le crédit est ruineux, il a pour résultat et pour conséquence la perte de temps, de frais de collection énormes, l'absence de tout énergie et d'indépendance dans le ton de la presse, qui font qu'au lieu de grandir et de prendre chaque jour une nouvelle force, une nouvelle influence, le journal traîne le plus souvent une misérable existence, qui ne peut être susceptible d'aucun bien pour la société, et fait le désespoir de ceux qui s'engagent dans la carrière de la presse périodique.

Que le public ne trouve donc pas mauvais que nous l'entretenions aujourd'hui d'un sujet qui tout le monde doit avoir à cœur le perfectionnement et l'amélioration du journalisme.

Regardons la société anglaise autour de nous, les efforts qu'elle fait pour soutenir la presse périodique, les soins qu'elle a déjà établis et réorganisés qu'il faut partager avec eux ce quaternaire pouvoir de l'état, si nous voulons combattre pour les trois autres et les conquérir à notre tour. Aujourd'hui le journal est devenu une nécessité, un besoin indispensable pour une société civilisée, mais pour nous qui sommes placés au milieu d'éléments hétérogènes, au milieu d'une population différente d'avec nous par la religion, les mœurs et le langage, c'est une double nécessité; c'est un signe de ralliement, un moyen de conservation de propagation de nos mœurs, de notre langue et de nos idées; sans une presse libre, indépendante et énergique, point d'esprit public, point de force et de puissance politique; au contraire, avec une presse active et vigoureuse, on doit acquiescer une grande influence; donnez-moi, disait un grand homme d'état, un parlement vendu, une patrie servile et un gouvernement corrompu, mais donnez-moi en même temps une presse libre et je ne craindrai rien!

Il faut donc se donner la main pour affranchir la presse des entraves qui lui ont été cette liberté d'action sans laquelle elle ne peut rien; c'est le devoir de tout bon citoyen, de tout ami vrai de son pays, de travailler à élever et à améliorer la position du journalisme en Canada.

Nous demandons donc la coopération de tous nos compatriotes; nous voulons détruire ce misérable système de crédit qui ruine le journal, et l'empêche d'avancer. En Angleterre, en France et aux États-Unis, on les prix des journaux sont si élevés, les abonnements se paient invariablement d'avance. En Canada les journaux qui sont à si bas prix, ne sont payés qu'après de longs délais. N'est-ce pas absurde!

La propriétaire de la Revue Canadienne, tout en se félicitant de la position que la faveur publique a faite à sa feuille et du grand encouragement qu'il a reçu en 1846, est bien déterminé à persister à exiger de la part de ses abonnés le paiement régulier de leur abonnement. C'est à cette pratique qu'il doit une partie de ses succès et qu'il peut promettre d'ici au premier mai prochain, L'AGRANDISSEMENT DE SA FEUILLE.

## AVIS IMPORTANT.

Nous le répétons encore il nous est impossible d'envoyer nos publications à d'autres, qu'à ceux qui non seulement sont capables de payer, mais veulent payer et paient réellement.

Cette manière de faire les affaires est la seule, selon nous, qui puisse nous assurer un succès utile et une existence prospère. Sans remises certaines et régulières de la part de nos abonnés, point de progrès, ni d'améliorations; or, comme nous n'en sommes qu'à nos premiers pas dans la carrière du journalisme et que dans le siècle où nous sommes, le journal avant tout autre chose doit être à la tête et le symbole du progrès; comme nous voulons que chaque année de l'existence de la Revue Canadienne, soit marquée par de nouvelles améliorations et des progrès utiles, il faut que chacun remplisse ses obligations. Que ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas payer, ne s'abonnent pas.

Nous recevons tous les jours des Abonnements à la Revue Canadienne et à l'Album de la part d'Instituteurs des différentes parties de la Province. Nous sommes heureux de les compter au nombre de nos lecteurs; l'intérêt que nous prenons aux progrès de l'éducation, nous a déterminé, durant cette année, à leur offrir nos deux publications, pour moitié du prix ordinaire d'abonnement.

L'année prochaine les mêmes avantages leur seront continués, mais à une condition expresse et que nous ne pouvons pas nous dispenser de mentionner; c'est qu'ils s'abonnent pour une année et paient leur abonnement d'avance.

Ainsi à l'avenir, les Instituteurs, qui veulent avoir la Revue Canadienne et l'Album pour quinze chelins par an, devront en s'abonnant ou renouvelant leur abonnement, pour un an payer d'avance. Autrement ils paieront le même prix que les autres.

Comme il est nécessaire que tous ces messieurs connaissent ces nouvelles dispositions de notre part, nous étendrons jusqu'au premier de mars prochain la période durant laquelle il devront se conformer à ces conditions ou renoncer aux avantages qu'elles offrent.

Ainsi, MM. les Instituteurs, payez donc votre abonnement pour 1847 d'ici au 1er Mars, vous gagnerez par là 50 cts.

Montréal 29 Décembre. 1846.

Il espère donc qu'avec le concours de ses amis et du public en général, l'année 1847, sera pour le journal une année féconde en événements et en résultats importants. Les questions qui vont se présenter à la discussion offrent un intérêt majeur et un vaste champ d'observation. C'est d'abord l'état désorganisé de notre administration provinciale, la position de plus en plus avantageuse du parti populaire, l'éducation élémentaire de nos populations, la liberté du commerce, le développement de l'industrie, l'établissement des chemins de fer et des télégraphes électriques et une foule d'autres sujets également importants et intéressants, qui vont occuper l'esprit public et qui méritent l'attention de tous nos lecteurs.

La prochaine session de notre parlement ne sera pas un des moins graves événements de 1847. Les divers mouvements des partis, les nouvelles combinaisons, voire même les spéculations, les bruits qui courent devront occuper la presse.

Durant la session la Revue Canadienne agrandie contiendra tous les débats et donnera toujours les meilleurs informations politiques aussi à bonne heure que possible.

Quant aux nouvelles d'Europe, aussitôt leur arrivée en ville, nous les donnerons dans un Extra, si ce n'est pas notre jour de publication.

Nous continuerons à tenir nos lecteurs au courant des nouvelles de la ville, des affaires commerciales et municipales, etc. Enfin de tout ce qui peut les intéresser.

La Revue Canadienne soutiendra comme par le passé de tous ses forces, de toute son énergie le PARTI RÉFORMISTE du Canada, sincèrement persuadée que le pays ne peut prospérer que par le triomphe des principes qu'il professe et des doctrines politiques qu'il veut mettre en pratique.

Nous voulons le gouvernement responsable, tel que compris par lord Durham, et par nos chefs politiques MM. Lafontaine et Baldwin.

La liberté commerciale, aussi étendue que possible.

L'éducation nationale, même par une contribution forcée.

La réforme du tarif des postes, des taux uniformes et le contrôle donné au gouvernement provincial.

Un tarif bas et seulement établi pour les revenus publics.

L'abolition des lois de la navigation.

La libre navigation du St. Laurent.

L'encouragement de l'industrie nationale, mais non par la protection des tarifs.

L'annulation des derniers restes du family compact, sa destruction complète.

La vente des terres de la couronne.

Un meilleur système de judicature.

Un système de Lanqueteries qui protège également et les droits du créancier et le débiteur malheureux.

Enfin une justice égale pour tous les sujets et de l'économie dans toutes les diverses branches du service public.

Voilà pour la partie politique de la Revue Canadienne; quant à la partie littéraire, nous pouvons assurer nos belles dames qu'elles y trouveront autant d'intérêt que par le passé. En agrandissant notre format, nous pourrions leur donner encore plus de matières instructives et amusantes à lire. Le clergé trouvera aussi dans nos colonnes une grande variété de nouvelles religieuses et nous espérons qu'il nous continuera son bienveillant patronage.

L'Album Littéraire et Musical de la Revue Canadienne, continuera à paraître par livraison mensuelle régulièrement le 25 de chaque mois. Il ne sera apporté aucun changement à cette publication en 1847. Le choix des matières sera toujours fait avec le même discernement et de manière à orner et l'esprit et le cœur en leur présentant en même temps des beautés littéraires et des principes de la plus pure morale.

## LE ST. MAURICE, LE ST. LAURENT ET LE SAGUENAY.

Lu devant la société des amis.

MES AMIS.

Aujourd'hui que la science nous fait les premières avances, et que l'économie politique vient se charger de nous enseigner comment nous pouvons tirer parti des richesses que le pays possède, il est plus que jamais nécessaire que chaque habitant du pays connaisse les ressources que, le plus souvent sans le savoir, il a sous sa main, à sa porte, dans le sol qu'il habite, dans les forêts qui couvrent ses terres, dans le ruisseau même où vont s'abreuver ses animaux. On dit et l'on écrit tous les jours beaucoup de choses sur les ressources et les beautés que le pays offre de tout côté, et cependant avouons-le les unes ne sont pas plus exploitées que les autres ne sont connues. Le Canadien sort peu de sa ville ou de son village, il ne voyage pas. Son père, en mourant lui remet un héritage qui suffit à ses besoins, il devra le remettre de la même manière à son fils qui, sans plus d'ambition, sans plus de desirs attendra à son tour, dans cette nonchalance que les idées religieuses telles que développées ont tant l'effet d'encourager dans le pays, que le temps vienne le lui arracher. Cette lâche inertie durera tant qu'une éducation saine et bien entendue n'aura pas changé le cours des idées, tant que la classe instruite n'aura pas elle-même l'énergie nécessaire pour remplir ses devoirs et tant qu'à l'exemple de la race anglo-saxonne qui nous entoure dans les réseaux de plus en plus étroits dont elle nous enveloppe tous les jours par son industrie et ses progrès incessants, nous n'aurons pas appris que nous aussi, si par notre petit nombre nous ne pouvons pas dominer sur des hommes, nous pouvons du moins, en tant qu'hommes, asservir la nature à nos besoins et y puiser des forces qui nous soutiendront.

En Amérique et surtout en Canada, la nature n'est pas encore cette vieille femme du vieux monde qui porte sur son front les rides et les ravages que la main de l'homme y a laissés, qui enfle ses ongles et qui se tord de douleur sous les coups de la hache et de la scie, qui se tord de douleur sous les coups de la hache et de la scie, qui enfle ses ongles et qui se tord de douleur sous les coups de la hache et de la scie. Elle ne voit point comme en Europe l'homme audacieux l'arracher de ses retraites mystérieuses, publier ses secrets et l'exposer sur les grands chemins aux regards avides et effrontés de la foule. Ici c'est la vierge forte et pudique qui dérober sous le replis de ses forêts, derrière les précipices de ses montagnes, sous l'écrin de ses catacactes, des trésors que le voyageur étranger croit avoir sur pris quand, sur les ailes de la vapeur, il a parcouru pendant 50 ou 60 lieues le cours de notre fleuve. Mais ce qu'il voit, ce qu'il admire n'en est que le cadre n'en est que l'enveloppe, et vous le savez. . . .

Rarement les beautés qu'on voit Valent celles qu'on devine.

Il n'y a pas une des mille rivières qui se jettent dans le St. Laurent, il n'y a pas une de ces montagnes boisées, pas une de ces plaines fertiles qui en bordent le cours, qui n'offre à la culture, à l'industrie, aux manufactures, aux grandes exploitations des ressources inépuisables.

Vous souvient-il de ce voyage que nous fîmes il y a quelques mois dans le St. Maurice? Quelle mine inépuisable de prospérité, l'industrie n'aurait-il pas aperçu dans tout ce qui nous environnait, dans ces pouvoirs d'eau qui peuvent faire tourner un monde, dans cette immensité de terre qui pour des siècles peuvent suffire aux besoins de millions d'hommes, dans cette rivière et ses nombreux tributaires qui pour plus de cent lieues est propre à la flottaison des bois? Mais nous qui ne faisons là qu'un pèlerinage, ne cherchant, véritables adorateurs de la beauté en tout et partout, qu'à fléchir encore une fois le genou devant elle, nous y voyions encore autre chose. Nous remontions la rivière que descendaient, il n'y a pas cent ans, ces hordes de sauvages qui venaient attaquer nos pères; naviguant aujourd'hui comme ils naviguaient alors dans ces frêles canots d'écorce que comme nous ils portaient dans les portages, et que comme eux nous déposons sur la rive au coucher du soleil. Avec quel saisissement, après les fatigues des portages de la Gabelle, de la Rivière Cachée et des Grés, et surtout après avoir gravi cette dernière montagne qui s'opposait à notre entreprise, nous nous vîmes enfin face à face avec Shawinigan! Shawinigan, ce boudoir de la nature; car Shawinigan est bien le boudoir de notre vierge forte et pudique, boudoir élégant, boudoir parfumé, boudoir orné de fleurs; mais élégant de ses charmes à elle, le grand, le terrible; mais embaumé des parfums d'une forêt vierge comme

elle; mais orné de fleurs dans ces bouquets d'arbres gigantesques qui ont pris racine et qui renouvellent tous les printemps leur verdure éternelle dans ces larges corbeilles de granit que l'Eternel a posées au pied du gouffre! . . .

Mais je ne veux pas, mes amis, répéter ici des choses que vous avez dites et senties comme moi dans ce voyage mémorable. Cette section du pays toute magnifique qu'elle est en ressources et en beautés ne pourra être établie et exploitée qu'avec difficulté, et encore ne le sera-t-elle d'abord que par quelques spéculateurs qui s'enrichiront pendant un certain temps au dépens du sol et qui ne contribueront en rien au progrès de l'agriculture, comme l'ont déjà fait les compagnies françaises et anglaises qui y ont fait le commerce des pelleteries.

Mais il est une autre partie du pays qui se rattache au territoire du St. Maurice par les rivières qui s'y jettent à la hauteur des terres, et qui sans offrir moins de champ à l'industrie individuelle offre encore plus d'espérances à nos intérêts nationaux. Le Saguenay, depuis de longues années livré à des spéculateurs, a enfin depuis quelque temps réveillé l'attention du public et de la législature. Là du moins l'exploitation paraît accompagnée de la première de toutes les opérations économiques, l'agriculture. Je dis peut-être trop, car malheureusement encore ici, l'agriculture ne fait que suivre le fer et le feu que le marchand de bois promène sur toutes les terres. Mais toujours est-ce à l'abri de ce commerce que dans le court espace de cinq ou six ans, il s'y est formés des établissements considérables, et si considérables qu'aujourd'hui 60 à 80 gros navires européens y sont annuellement employés au transport des bois; qu'un grand nombre d'embarcations de toutes dimensions montent ou descendent tous les jours dans cette rivière, et que toutes les semaines un bateau à vapeur suffit à peine à y transporter la foule de voyageurs qui se portent vers les établissements plus de la baie des Ha! Ha! et de la Côte d'Or, cette Algérie de la nouvelle France. C'est de ce voyage que je voudrais dire quelques mots qui vous engageront peut-être à le faire l'été prochain. Il offre partout des scènes qui ne s'oublient pas quand on est attaché de cœur à son pays.

Après avoir été longtemps ballotté dans une voiture hermétiquement fermée, à travers les rues rapides, tortueuses et caillouteuses de Québec, je me trouvais enfin, le 20 juin dernier, à 5 heures du matin, à bord du St. George, steamer appartenant, il y a quelques années, à la ligne Transatlantique de Cunard, et qui probablement après une jeunesse ardue vient reposer ses vieux ans dans les eaux paisibles du St. Laurent. L'heure du départ sonnait, et vous vous imaginez le défilé et les cris de cette heure qui est toujours et partout la même. Cependant nous laissons le quai, et ce n'était pas sans crainte de mal part, car il me semblait impossible de sortir du Havre (la rade à cette saison de l'année, est littéralement convertie de navires), et il fallait toute l'habileté du Pilote pour en sortir sans avaries. Pour plus de sûreté nous nous laissons emporter par le courant qui nous glisse lentement auprès des navires, et cela n'est pas sans nous offrir des scènes bien nouvelles. Partout du flanc de chaque vaisseau, nous voyons sortir des matelots qui viennent de laisser leur hamac et qui se préparent à recommencer les travaux du jour; c'est la scène d'une de nos rues de commerce et d'activité qui s'y renouvelle, quand le commis matinal ouvre ses portes, ses vitraux, étale ses marchandises et vient un instant humer avec délices l'air pur qu'il est condamné à ne plus respirer du jour. Partout ces machines inertes, qu'un câble attache au lit du fleuve, s'éveillent et se raniment; de loin en loin la cloche du travail sonne pour le matelot, partout le chien jappe, la chèvre grimpe sur la cambuse et le cabestan, et le coq même perché sur le pavois, salue de son chant joyeux l'heure du jour qui commence; offrant ainsi à l'homme fatigué aux scènes les plus agréables de la mer, les scènes les plus douces et les plus paisibles de la terre; touchantes illusions auxquelles nous aimons toujours à se cramponner l'âme rude du matelot! Seules illusions peut-être qui rappellent encore à son pauvre cœur le pays, le village, la terre natale d'où le sort l'a chassé! Enfin, nous nous frayons un chemin et nous entrons dans un nouvel horizon plus large et plus grandiose que celui que nous quittons; derrière nous la rade et ses vaisseaux nous échappent; au-dessus, la ville qui se penche nous éblouit longtemps encore des rayons du soleil levant que réfléchissent ses toitures étamées. Partout, autour de nous, sur tous ces côtesaux magnifiques qui environnent le bassin de Québec, on voit s'allonger, s'étendre, se développer cette longue suite de hameaux dont la blancheur trahit la verdure des champs comme la veine fait le marbre noir. Puis vient la chute de Montmorency que l'on voit d'abord se dessiner à travers des rochers secs et arides, et qui bientôt sortant d'un enfoncement luxuriant de verdure, se présente devant nous blanche et rayonnante sous les couleurs de l'arc-en-ciel qui se joue à ses pieds. Puis le tableau se complète et l'on approche, ou plutôt s'avance au-devant de nous, toute scintillante des perles de la rosée, cette

Isle que Charlevoix nommait l'Isle de Bacchus, mais qu'avec moins de goût pour les spécialités, il aurait pu avec plus de raison nommer l'Isle d'Abondance. Car l'Isle d'Orléans a toujours été célèbre dans le pays pour sa fertilité. C'est elle qui sous la domination Française a fourni les premiers blés que le Canada ait exportés. Et elle est encore le seul endroit qui ne se soit pas senti des grandes disettes qui si souvent ont pesé sur le district de Québec. Tous les villages de cette Isle viennent à l'appui de cette réputation, surtout le beau village de St. Jean dont nous ne passons pas à vingt pas, et qui présente à cette heure du jour le tableau rien des scènes de la campagne.

Enfin, le bateau dont maintenant rien ne gêne les allures, commence à prendre l'essor; tout s'agit, tout s'émeut dans ses entrailles, le charbon pétille et bourdonne dans les fournaies, et la vapeur à gros bouillon se précipite dans ses artères de fer et imprime à cette masse un mouvement rapide qui nous fait avancer hardiment dans la voie du fleuve qui s'élargit et se creuse devant nous. A droite sont les rives basses et fertiles de Beaumont, Berthier, St. Michel, St. Thomas, etc.; à gauche un groupe d'Isles qui défilent les unes après les autres à cent pas de nous, et qui ne nous laissent voir que par les interstices qui se trouvent entre elles les rives plus élevées du Nord. Pendant qu'elles défilent permettez-moi de vous faire faire la connaissance de mes compagnons de voyage.

Sur 65 passagers, quarante au moins sont de jeunes femmes avec leur famille, ou de jeunes filles belles et joyeuses, mais fatiguées un peu par les bals et les longues veillées de l'hiver, qui toutes, pendant les fortes chaleurs de nos villes, vont dans les paroisses d'en bas, humer l'air frais de la mer, se remettre des fatigues de la saison passée et se préparer à une nouvelle campagne par une couple de mois de repos. Là on dormira beaucoup; on y lira beaucoup; à l'ombre de la forêt ou sur les bords de la mer; et, l'heure propice arrivée, chaque angle du rivage, chaque rocher caverneux verra sortir de ses retraites un essaim de jeunes filles qui, légères d'habits mais en ayant encore trop pour l'indiscret qui les épie, avanceront pures et inquiètes dans l'eau qui les baigne, s'y baigneront et folâtreront, et puis ricaneront, en sortant les lèvres bleues de froid et leurs petits membres tremblant sous la toile qui en trahit les formes. Et puis la saison de l'été écoulée, elles retourneront à leurs foyers, raconteront leurs impressions de voyages et diront les joies, les plaisirs d'un été passé aux eaux. C'est donc au milieu de ces belles voyageuses qui prévalent déjà par leur goût et leur joie à la joie et à la gaieté qu'elles vont répondre dans les petits villages de la Rivière du Loup et de Cacouas, que j'ai commencé mon beau voyage.

Cependant nous avançons et déjà les deux rivages se montrent à nu. Celui du Sud continue à s'abaisser, et nous fait voir partout les villages les plus riches et les plus florissants du district inférieur. Celui du Nord a perdu ses côtesaux si riants qu'il n'y a qu'un instant descendait jusque dans le fleuve; il a perdu ses hameaux et ses villages si beaux. Presque sans transition le terrain se coupe, des montagnes immenses se précipitent dans le fleuve et la nature sauvage semble vouloir reprendre son empire. Cependant de loin en loin la fumée qui perce la forêt, qui s'accumule en nuage au-dessus de la vallée, trahit l'existence de quelques habitations éparses. Voyez-vous là haut, au-dessus de vos têtes, ces taches blanches qui semblent se mouvoir sur le dos de la montagne. On dirait un troupeau de chèvres qui grimpent du montagnon en montagnon, qui paraissent, disparaissent et reparaissent plus loin, qui tantôt vont à la suite les unes des autres, et tantôt s'éparpillent et s'arrêtent à brouter l'herbe d'un vallon. Ce sont les premières habitations du Comté de Saguenay. On dit que dans ces montagnes il y a une race d'hommes fiers et hardis, aux habitudes rudes et infatigables et qui diffèrent des autres Canadiens de la plaine jusque dans le langage et les expressions dont ils se servent. — On nomme cette contrée la Suisse du Canada; et la nature en effet semble n'y être pas la même que dans les autres parties du pays. Les tremblements de terre y sont très fréquents. Il y a même, dit-on, derrière les montagnes des citernes qui fumaient encore en 1791. Toujours est-il de fait, suivant Charlevoix, que c'est à la suite d'un de ces tremblements de terre qu'une montagne se détacha des Aboliments et forma ce que nous nommons aujourd'hui l'Isle-au-Cou-dres. Mais nous passons trop rapidement devant ces lieux pour y apercevoir les traces qui existent encore, dit-on, de cette grande catastrophe. Mais le jour baisse et nous nous hâtons de passer l'Isle-aux-Libres et les Piliers, et nous venons jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière du Loup. Il se fait déjà tard; mais la nuit est belle et la lune est brillante. Presque tous les passagers laissent le bateau et sont déposés sur cette longue pointe qui s'avance dans la mer et qu'il faut doubler pour arriver aux habitations. Il y a près de deux milles à parcourir; mais cette distance est bien courte, quand le sentier traverse dans toute sa longueur un bois parfumé, silencieux, calme qui se trouve de chaque côté